

Brumes
du Monde

POÈMES
de René BLIECK

1931 - 1938

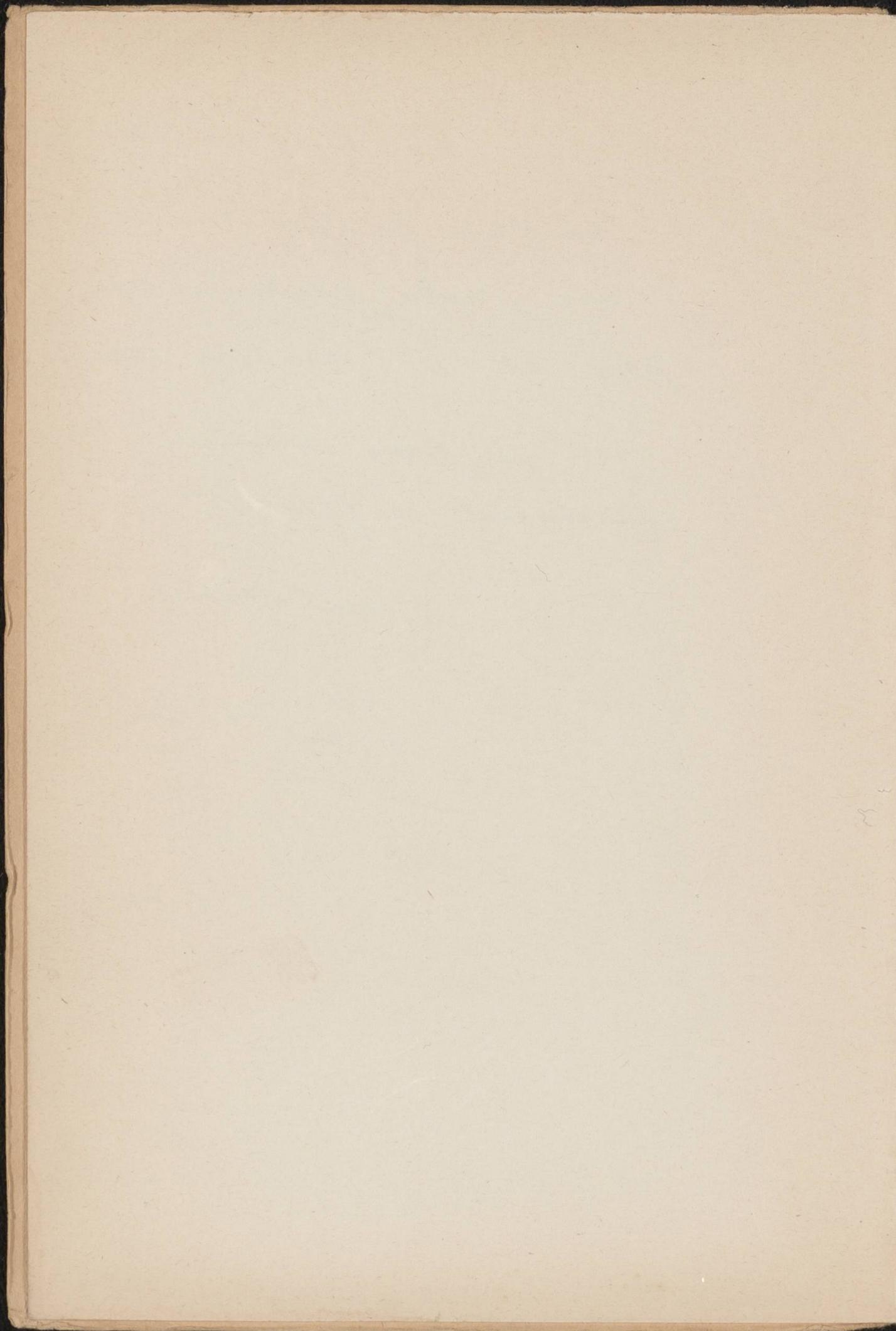
AUX ÉDITIONS GERMINAL
30, Vieille - Halle - aux - Blés
BRUXELLES

ML
A
3149

A mon cher Auguste Marie,
engagé de fraternité
dans notre volonté de
paix et de bonheur humain,
bien que nous chemions
parcours différents,
de tout cœur

Rene Bleich

5.6.38.



ML
A
3149

Du même auteur :

POÈMES POUR ÉLIANE

Editions de l' " Avant-Poste "

Verviers, 1931.

L'EXPÉDITION VERS LA TERRE

Poèmes.

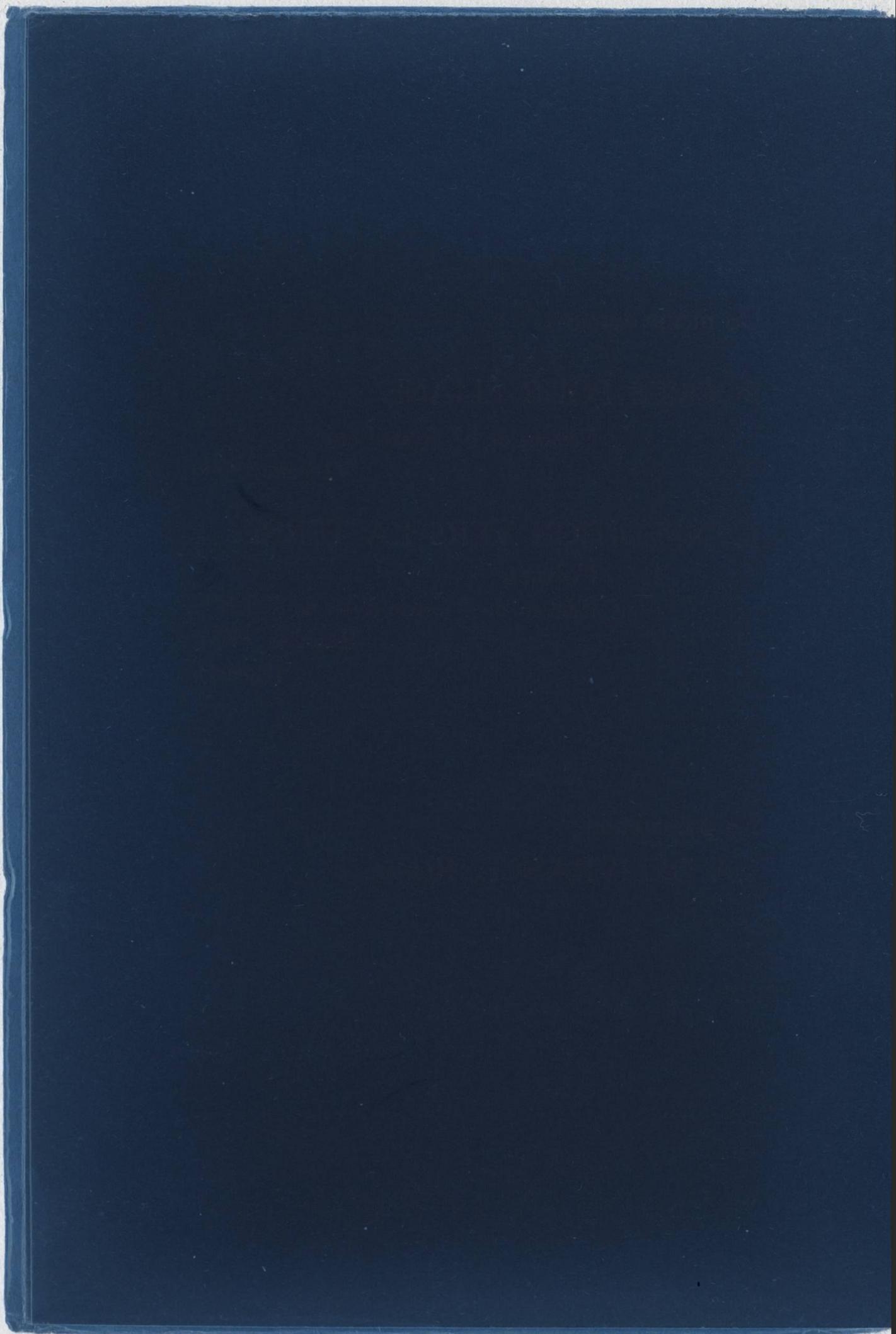
Editions du " Cercle d'Art de l'ULB ",

Bruxelles, 1934.

(Epuisé).

En préparation :

LA DÉLIVRANCE, Roman.



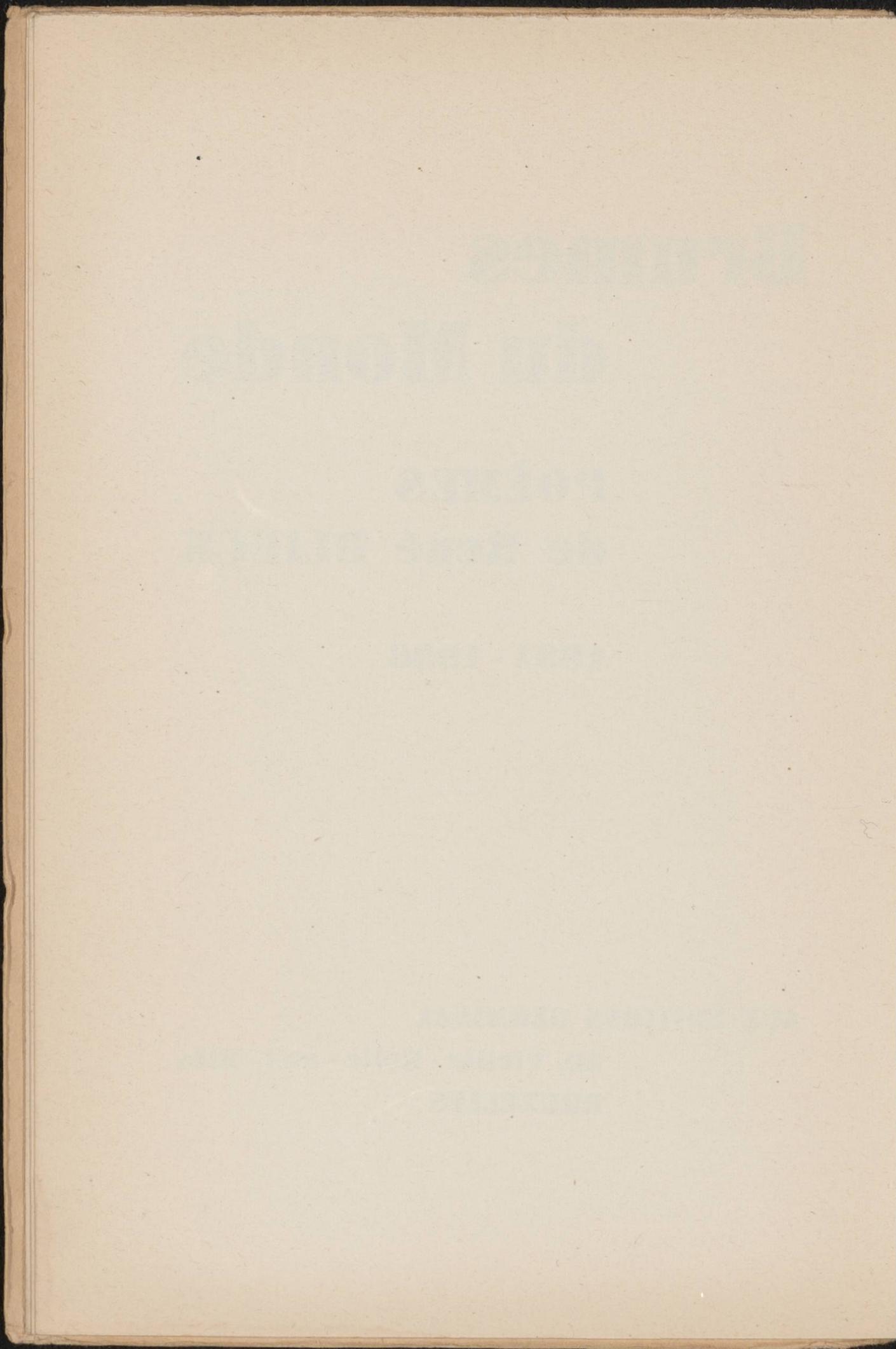
Brumes
du Monde

POÈMES
de René BLIECK

1931 - 1938

AUX ÉDITIONS GERMINAL

30, Vieille - Halle - aux - Blés
BRUXELLES



Pendant un siècle, la poésie a perdu les racines qui la relient depuis toujours à la vie populaire, — qui lui donnent sa substance même, qui conditionnent strictement son existence.

Pour aboutir, en fin de compte, à la question stupide : la poésie doit-elle disparaître ?

Pourquoi ? Parce que, réduite, par certains destructeurs géniaux d'eux-mêmes au rôle d'anesthésique sublime, elle ne fut bientôt plus autre chose que la porte mystique par où fuir la réalité, — la réalité bourgeoise en l'occurrence.

Et l'usage de la drogue, si grandiose que soit celle-ci, peut-il ne pas constituer un long suicide ?

Fuir ! Mot d'ordre des plus parfaits poètes du siècle dernier :

« Ainsi, pris de dégoût pour l'homme à l'âme dure...

.....

Je fuis, et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées
Que dore le matin chaste de l'infini,

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime.
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la beauté ! » (1)

Mais la défaite — la constatation du mensonge, — n'est pas loin :

« Mais, hélas ! Ici-bas est maître...

.....

Est-il moyen, ô moi qui connaît l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plumes,
— Au risque de tomber pendant l'éternité ! » (1)

Le goût de la fuite, l'acéphalisme militant de tant de prestigieux poètes, qui, saisis d'horreur devant l'effroyable aspect moral et matériel de la réalité contemporaine, prirent la fuite dans les déserts aussi stériles que grandioses de la mystique, devaient mener à l'impasse la poésie toute entière.

La tour d'ivoire ne connut d'autre culture que celle des poisons.

La mort en fut l'hôte glacial.



Pendant longtemps, pour la plupart, le poème — poème lu, poème écrit — devint l'aide magique permettant au fuyard de dormir éveillé.

(1) Mallarmé : « *Les Fenêtres* ».

. La poésie ne fut plus qu'un refuge.

Il existe une toute autre poésie.

Non plus celle par où fuir la vie : non plus le mensonge par lequel tenter de remplacer les joies absentes de la vie. Mais celle qui prolonge — tout autant chez le poète que chez le lecteur, ces deux pôles de la poésie, — mais celle qui prolonge de sa floraison — poïéma : œuvre réalisée, — l'existence organique de l'homme.

Celle qui, loin de favoriser, loin d'organiser la fuite devant la vie, prolonge, bien au contraire, le combat même de l'homme en vue de créer historiquement les conditions matérielles, quotidiennes, indispensables à l'existence d'une joie de vivre.

Comme le chant nocturne ajoute aux étapes du jour sa beauté. Comme il charge de sens ce jour, comme il le place dans le développement ascendant des autres jours.

Comme la fleur résume l'aventureuse évolution de la plante.



Elle est santé.

Elle est profondément rattachée à la simple vie humaine.

Elle ne saurait dépérir.



Intimement liée à l'existence, à l'existence sociale de l'homme — et la négation même de ceux qui l'ont nié le montre ! — elle est chose sociale ; c'est-à-dire que, rattaché à un drame individuel dépendant du mouvement

dans l'histoire de l'espèce toute entière, par le fait qu'elle exprime ce drame individuel, elle sera en liaison avec la condition historique des plus larges masses humaines, et par là même partie intégrante de l'armement de ces masses.

La poésie n'est viable qu'en tant qu'expression de notre vie, de la réalité que nous avons été capables d'assimiler au cours de notre existence. Elle devient alors moyen d'action sur nous-mêmes, moyen d'action sur le monde extérieur, par la communication fraternelle de nos expériences à autrui dans un sens nécessairement positif de libération par la lutte.

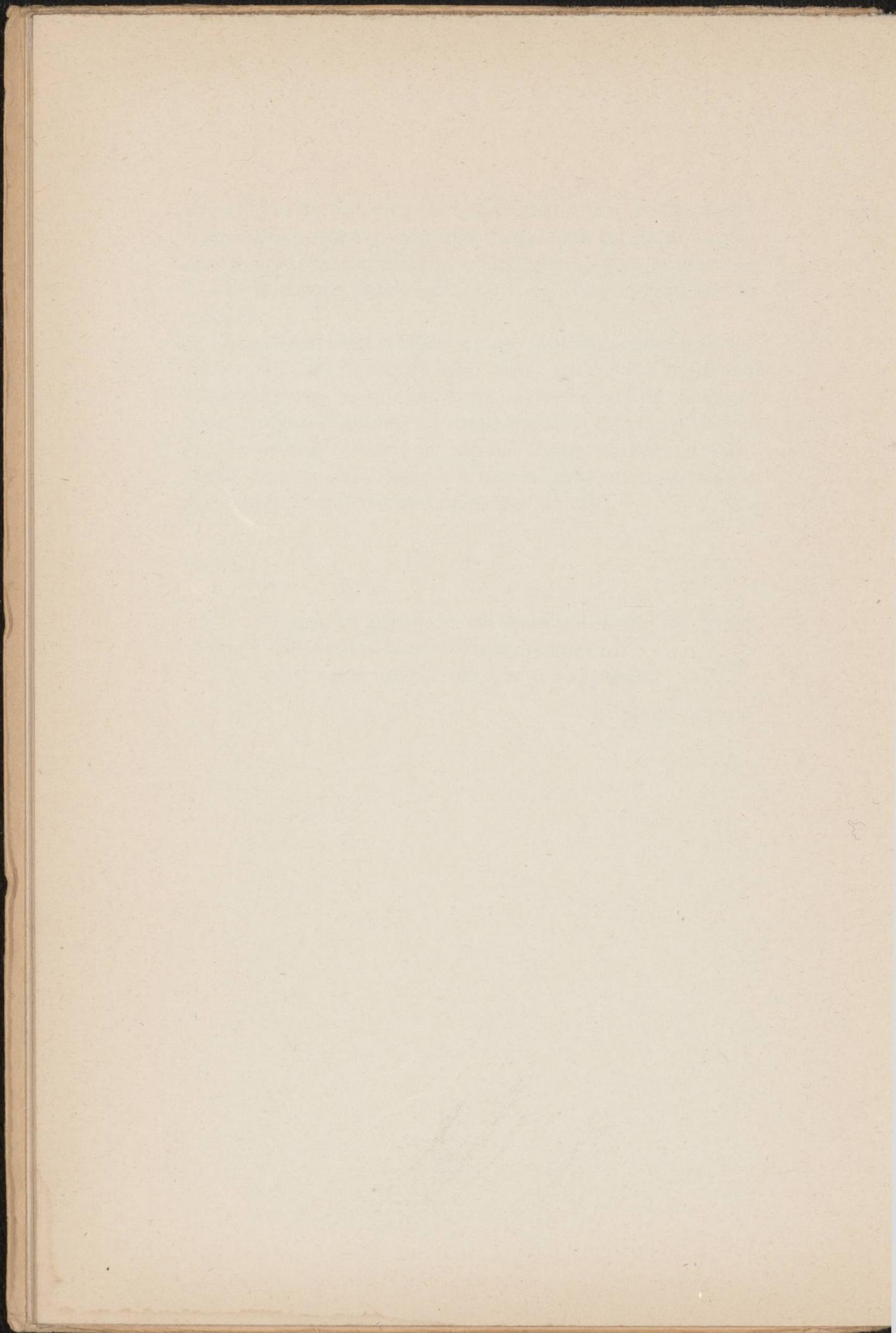


Ce recueil se compose en quelque sorte de notes prises à différentes étapes d'une évolution.

Il ne peut valoir qu'en tant que témoignage.

R. B. 29-12-37.





Mot.

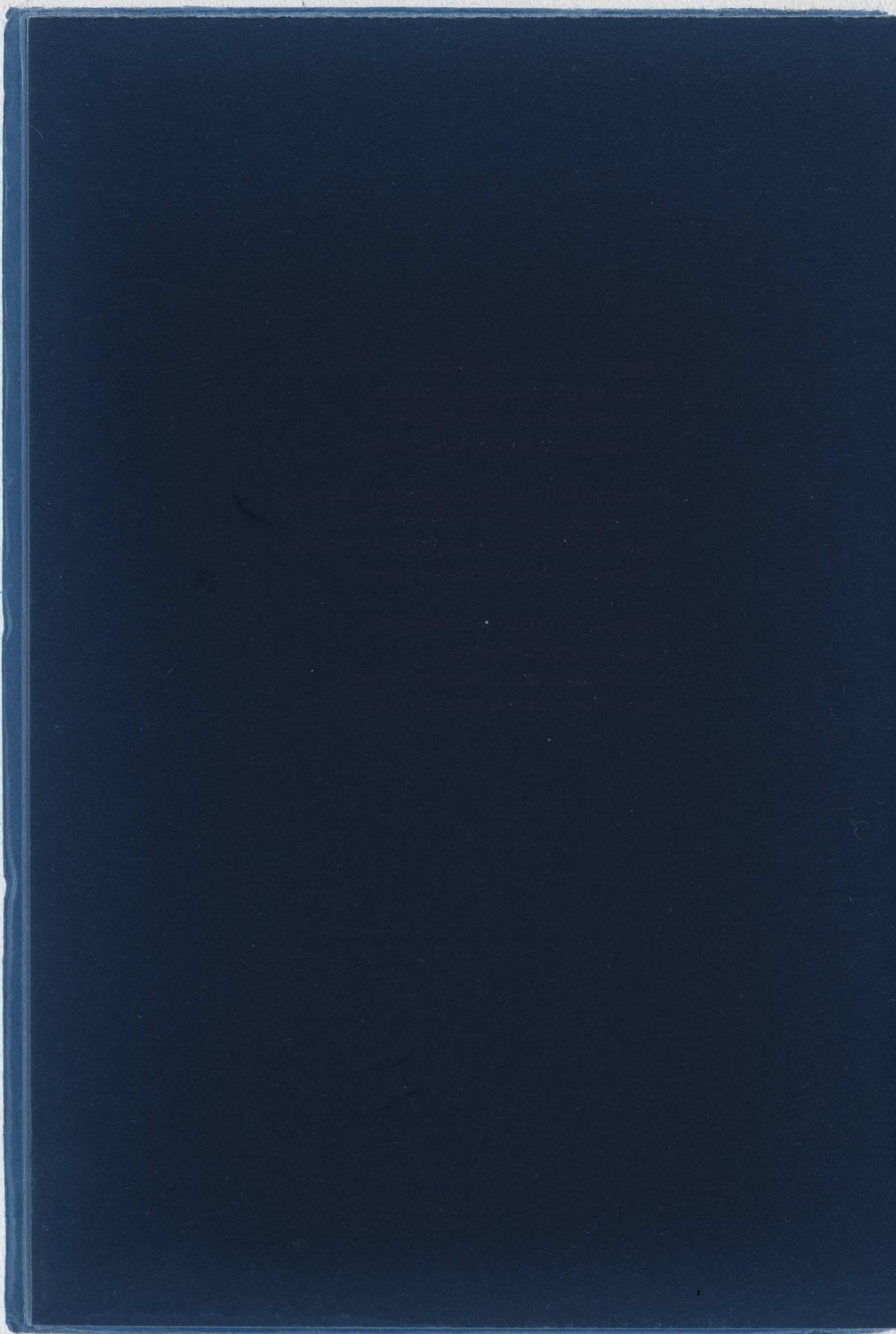
à K. B.

Laisse dormir ces tendres cendres.
Jadis chante les yeux fermés.
Le matin monte à la fenêtre
et noie d'eau froide ces débris.

Phrases de Lénine comme ses yeux.
Le monde marche sous son front.
Millions d'hommes au fond du monde,
la nuit peuplée remue et parle.

Europe, vieux jouet martyrisé.
L'aube saisit la Sierra
où frissonne une heure si neuve
que reflue le sang noir du sort !

36.

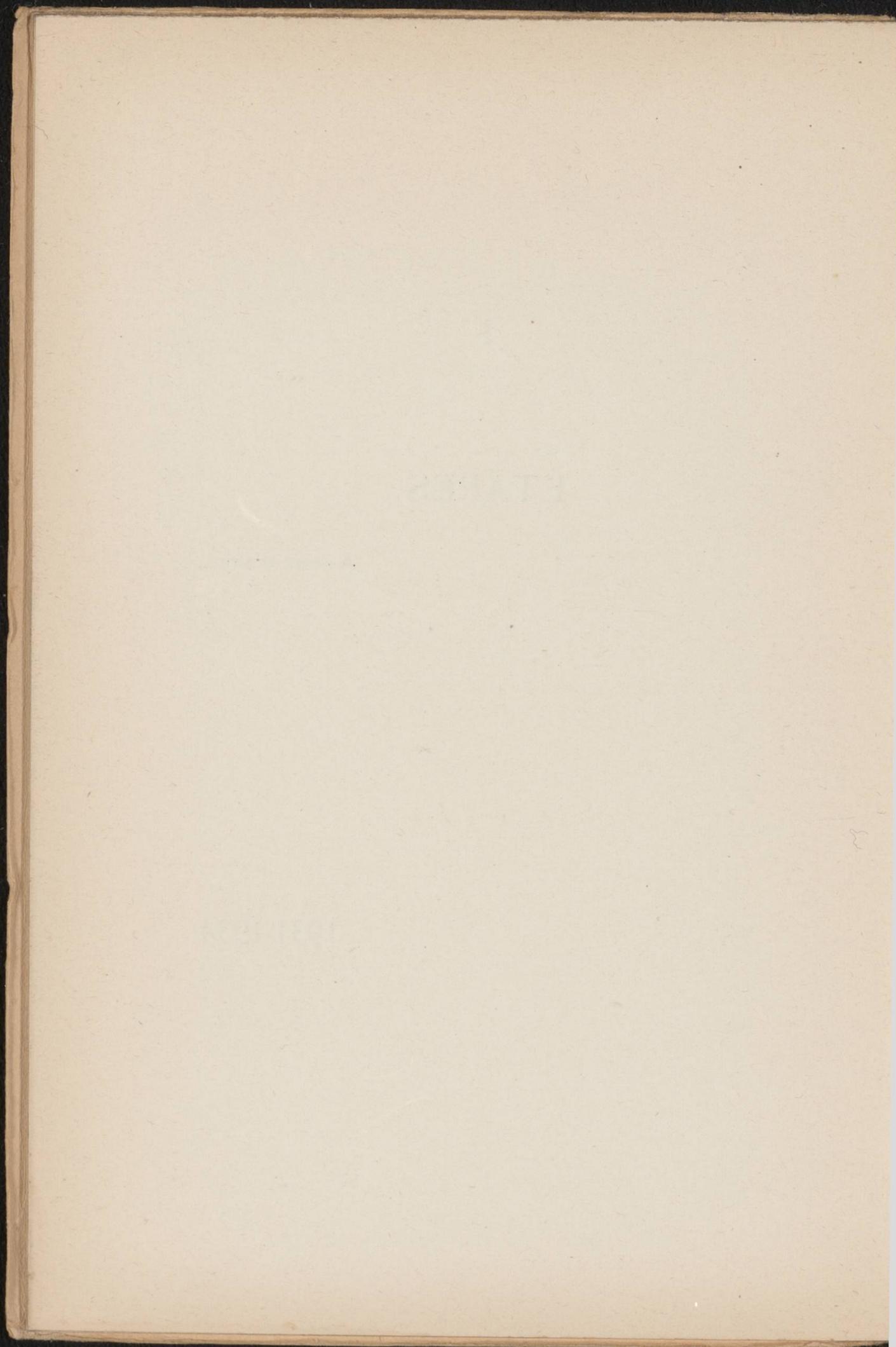


I

ÉTAPES

A ceux d'alors.

1931-1934



I

Espoir, grand espoir...

Le cœur muet, les lèvres mortes,
je marche à côté de toi.
En moi j'ai faussé l'amour,
en toi j'ai tordu la joie.

J'ai commis les gestes impies
qui nous font esclaves des heures.
Je ne sais plus qu'être amer
et parler vers l'amour d'un Dieu.

Ainsi le douloureux Adam,
en son flanc les horreurs des siècles,
pleurait sa douceur perdue
et glissait à l'enfer humain...

Sans savoir même souffrir
d'un cœur vrai qui se repente,
je n'ai plus ce vieux sourire
que d'être sincère un peu.

31.

II

C'est la ville, et le retour
des provinciaux pleins d'ennui,
c'est le dimanche et sa foule
différente et sans amis.

D'être impure et sans dégoût
ma joie grossière s'est tue,
et mon soir seul n'attend plus
que lui-même seul et plus pur.

Aux images apparues
mon cœur muet n'a su vivre —
et de longtemps n'a connu
l'âpre douceur de souffrir.

Voici la pluie, et la foire
déserte et nue sous la pluie.
Oh que du moins fraîche j'y boive
la joie sans bruit de la nuit.

34.

III

O chair aimée à ton aube
et connue ravie d'éveil en éveil,
les saisons t'ont nuancée
et laissée intense en moi.

Ta voix mêlée à toi déjà loin
se précise et sombre en brume teintée,
et les fleurs gonflées du ciel
me sont ta souple et grande venue.

Il m'est une voie grise où
s'éteindrait ta bouche heureuse,
où mon souffle appuyant cherche
la veine meilleure où vivre heureux tous.

Mais si jeu ni mot n'ont fleuri,
cés jours, de ma vie vers toi,
mon baiser né ne saurait
qu'aller ce soir à tes lèvres.

IV

O peuple enchanté de tous nos rêves.
Voyage qu'on fit, plein d'air aimé,
dans un grand port au soleil d'hiver —
Cris de mouettes au jeu du vent.

Vieilles maisons et portes de pierre,
carillons et glaçons du fleuve,
et toutes les voix vives des rues —
en robe de chair, ô chambre aimée —

O joie aigüe, pour tous les jours froids
et sans lumière du monde hostile,
me parfume l'heure où je vis luire
tes dents entre tes lèvres heureuses.

34.

V

Lied.

Jardin de ville, ô jardin calme —
Sur la pelouse où fut la pluie,
la vie du ciel, humide et nue,
meurt en lèvres de fleur amie.

Amour du tout premier printemps
ô voix émue, glissée et douce,
baiser très jeune, ô voix d'enfant...
jadis en moi chante si beau,

que l'aventure est vive encore
et fraîche au long détour des ans —
et je bénis qu'au creux du cœur
m'inquiète cette amère joie

de vivre un soir si beau sans toi,
d'entendre seul mourir la nuit.

32.

VI

O paix du ciel et de l'heure
ô brise humide et fragile —
L'ardoise bleue lavée de pluie
brille au croissant découvert.

L'ultime remous se teinte et s'estompe
et le grand ciel clair atteint aux collines
où les nues défaites entassent de l'ombre,
et l'ombre est sur nous, intime et paisible.

Pleine de voix et d'haleines sonores
la ville rougeois où fut mon histoire —
Et l'oubli du doute, indulgent, s'éveille.
O paix humaine, inquiète, et qui tremble.

34.

VII

pour T. R.

Les pas et l'haleine
du soir s'éloignent —
ô souffle vers nous qui tombe
au store qu'il touche.

O double bonheur
étonné, tremblant.
Homme, pauvre homme, encore
inquiet.

34.

VIII

O tristesse d'être heureux —
amie perdue comme un beau sourire,
tristesse d'être heureux sans t'avoir,
amie perdue, ô douce promesse.

O mon âme faible et pleine d'air qui bouge,
ô vent longtemps dans les feuilles à midi ;
voici le point culminant de la route
où s'arrêtent nos pas attentifs.

Nourriture spirituelle
ô soif en fleurs de lumière —
Voici proche l'étape où naît
la condition nouvelle de nos vies.

34.

IX

pour E.V.

Tristesse de t'aimer, douce amie pleine de feu,
précieuse comme la vie qui s'enfuit sous le corps,
et qu'on ne pourra jamais atteindre à jamais.

Les plus beaux fruits du sang, les veines effeuillées de l'aube,
m'étreignent la gorge d'une joie cruelle à pleurer,
si solitaire mon heure se teinte au rayonnement nuancé de ta chair,
ô toi lointaine de nous comme l'aube éblouissante
ruisselle aux doigts émerveillés. —

Ivre de t'avoir plus près vers l'intérieur de moi,
j'irais te chercher dans les baisers de cette autre
douce et soyeuse comme la pêche
et précieuse de corps et d'âme :
et de plus de souffrance j'enrichirais mon cœur
vif et saignant de t'aimer en toute chose palpable au monde.
ô toi que pendant des siècles mes bras ont vainement enserrée,
assoiffés d'un immortel plaisir,
toi qui traverses le doré du sommeil,
l'âcre piqué de l'aube
et la sensualité des lourds midis,
toi dont la forme — pétrie par mon corps,
et fouillée par ma chair comme par le poing que porte un bras
et sans matière et blanche au-dessus de moi [musculeux,
à s'y trancher la gorge de beauté, —

me mène et me guide, sans cesse présente,
toi dont le vin se mêlerait à tout amour par moi possible ici,
toi qui portes en ton sein en ta hanche en ta coupe,
toute chose vivante au monde, [portera l'empreinte,
toi, dont toute connaissance pour moi nouvelle à jamais
toi devenue un autre moi-même inaccessible au fond de moi,
toi que je vois comme moi dès que je pense à moi,
toi dont je jouis comme de moi-même,

et je tomberais, plein de sanglots jusqu'aux entrailles,

ô

toi qui m'a donné comme un cri
la sanglante et cruelle volupté de vivre !

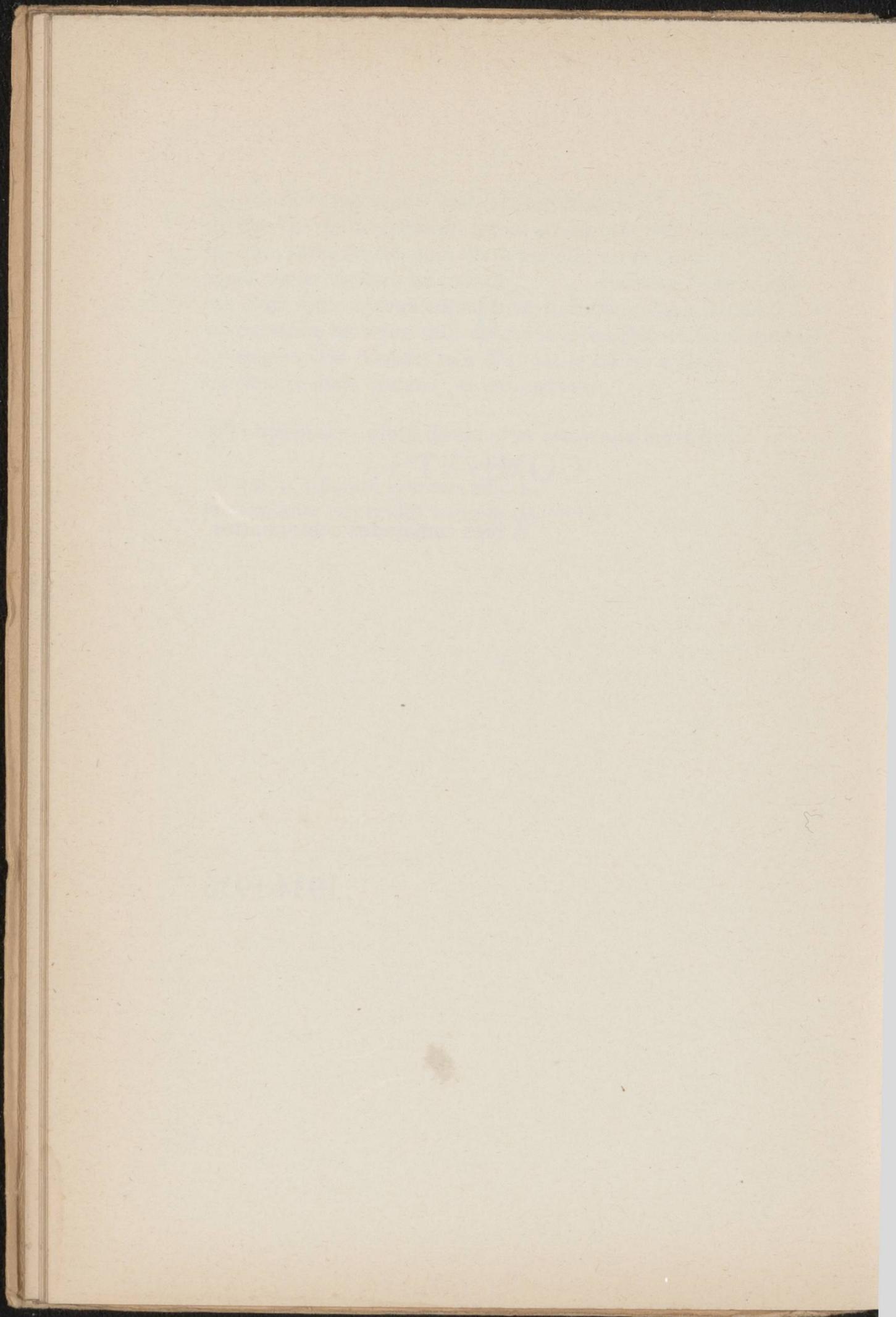
34.

II

COMBATS

A mes camarades communistes.

1934-1936



I

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

La foule est massée, attentive aux mots d'ordre.
Un homme, au balcon, martèle du poing
son verbe bref. — La haine éclate
en cris.

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

Le pavé fuit sous le pas sec des hommes en rangs
dont les revendications crépitent :
« A bas la guerre impérialiste ! Du travail, et du pain ! »

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

La nuit lourde encercle les hommes,
aux visages fixes, aux bouches dures.
La clameur dévore les rues déroulées.
La nuit pèse le long des murs.

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

Baïonnette au canon, les gendarmes gardent les carrefours.
Les militants repoussés regagnent par groupes la banlieue
où le vent fait cliqueter les enseignes.

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

Dans les casernes les conscrits sont tenus sur pieds.
Dans un bloc une ouvrière accouche sans soins.
Un enfant se réveille et pleure.
Un ouvrier se retourne dans son épais sommeil.

FRÈRE, ABATS TON MARTEAU SEC !
FRÈRE, VÊTS DE FEU TA VOIX !

34.

II

Après la longue amitié
des semaines et des années
où tu fus ma femme et ma sœur,
me voici seul près de toi dans ce

calme trop grand pour mes nerfs
tendus par les foules et les veilles —
me voici très seul avec
mon doute éternel.

35.

IV

Nouvelle image du monde
ô vie, va et vient
de la pensée,
mise au point des faits éternellement mouvants,

grande idée claire,
conclusion nette des choses,
matérialisme dialectique, attaque à coup de hache
le monde bourgeois, vampire affolé qui s'agrippe !

Attaque et mords la pensée rêveuse,
l'idéalisme hypocrite des bien nés.
Attaque et mords, lutte des classes !
Voici le poing de l'homme nu
abattre la vieille armure d'argent de ses maîtres.

Face nouvelle du monde
ô cité volontaire toute en marche,
résonnance d'hommes forts au labeur,
ô chant du monde nouveau,
voici la dictature des hommes sur le vieux destin,
voici la chair vivante de nos plus anciens rêves !

35.

V

SOUS LE CASQUE ET LE MASQUE



« L'idée de l'assaut mûrit dans la conscience
des masses. » Staline.

aux camarades H. C, E. C.

Tumultueux poème en moi comme un essor
défiguré — beau silence, ô pur miroir troublé
par l'éclat mat des voix passives qu'on pourchasse.
O toute sensation refoulée et brimée
par l'implacable loi bourgeoise qui nous traque.
Cri qui se lève et que j'éteins comme un péril...
O réponse que je conduis par des voies sûres
avec mes frères fidèles dans la nuit vers notre but :
voici l'illégalité qui frappe et qui recule —
l'esclave chuchote à l'esclave et l'appelle
et la masse lente gronde et s'éveille
et se forme, et travaille, et déjà s'éclaire
et se prépare de tous ses organes à sa liberté —
Je suis soldat, camarades ! — et notre jour viendra,
chargé de haine et de force.

36.



Antennes fines sur le ciel
ensoleillé mangé de vent.
O mon âme sous ce casque
sourde et lasse de n'être au loin.

Ville charmante sous la nuit
bruisante et neuve du printemps,
ô rues sonores et tendres
où mon cœur s'apaise et sourit.

Puis revoici les murs d'arrêt,
la longue absence de ma vie.
Sous l'œil méprisant de ces gardes,
ô moi prisonnier plein de haine !

36.



O ma jeunesse comme un cri
s'inquiète et tremble.
L'heure traverse l'heure sans moi
sans ma vie sans mon sang.

Qu'est ma vie sans ma force dure
et vous camarades ?
Qu'est ma vie ce soir sans rien que moi ?
J'ai soif, camarades, j'ai soif de vous !

36.



Poème en moi plein de fatigue,
de sommeil et d'expérience,
poème de tous ces jours
lourds de vie.

Las de ces luttes imprécises
mon pas s'en va sur la route
où le vent dans les hauts pylônes
souffle long et nu.

36.

III

CHANSONS DE ROUTE

Pour L. B.

1936-1938



I

Camarade, ta femme essaie
la joie, son corps sous tes bras respire.

Camarade, ta chambre s'enfonce et sombre,
et l'aile nocturne emplît ton cœur.

La voix du monde meurt en bruits
légers contre ton front.

Tu tiens enserrée la nuit immense
en tes bras d'homme.

Et dans la nuit sourde sourd
la lutte incertaine des nôtres
épars au monde.

Camarade, la vie nous peuple !

36.

II

Seul près de ce poème
qu'il faut qu'on veille.
Seul devant ces signes
sans sexe et sans voix.

O mois et jours avant ces mots
que la vie forme.
Austère espoir ! O soif des paumes
en chair vivante !

O soif de n'être parmi vous
mes camarades,
qu'un gars qui cherche avec ses mains
son pain et son vin.

36.

III

Millions d'hommes sans visage,
sans mot de leurs lèvres à nous.
Millions d'hommes sur la route,
que nous croisons sans les connaître.

Le mot donne à l'âme sa chair,
et nous mourons de solitude,
assoiffés d'humaine présence.
Frères croisés sans vous apprendre...

36.

IV

Paris, million de lents espoirs
que l'ombre décompose en ombre,
en mots, dure limite, en chair
muette au seuil du mouvement.

Jeunes femmes, humain sourire.

Visage de pierre des siècles
sur le sillon puissant où roule
le vin discipliné de la jeunesse.

Belleville sous le ciel frais
arrosé de franche lumière.
Hommes de véhément espoir !

37.

Camarade, ma camarade !
Eteindre en toi ce feu ravageur.
Camarade, ma camarade !
Le train roule et roule sa vague nocturne.



Long espoir de villes et d'amour.
Bruit du moteur assourdi dans l'aube.
Étonnement de ce pavé neuf
lavé de pluie, lavé d'histoire.

Ciel lavé d'eau, lavé de flaques brillantes,
étonnement d'arracher l'aube
à ces nuées sans cesse pareilles,
à ces rues à jamais retrouvées

en soi comme des aïeux tristes.

Nos voix n'ont plus de voix,
nos lents chemins s'enlisent —
longue, longue amertume maladroite
à l'ancre, inutile parmi le lent ennui de vivre.



Vivre tremble et bleuit stérile à la croisée
éternelle sur les champs ravagés d'eau.
Bouffée de nuit monotone comme le goût des lèvres —
la nuit couchée gémit sa plainte immobile

au goût de terre humide sur nos lèvres —
Nuit inutile où l'aube tremble froide.
Et nos mains muettes au vent de quelle route
fraîche...

VI

Longuement, longuement, la vie
mêle à son alcool ta vie
et renverse et roule ton cœur
et saoule ton âme hébétée.

Longuement, longuement, la nuit
recouvre humide la nuit
où ton rêve erre et s'épuise.

Amie vulnérable, amie
neuve,
ma longue tendresse hésite
et chaudement t'entoure et rêve.

37.

VII

La plus merveilleuse aventure
loin déjà s'efface et s'espace.
Amie qu'un vent nocturne écarte,
amie inconnue que ma main rêve.

Amie mieux aimée, qu'un grand sourire
éclaire fraternelle, amie.
La nuit pleine de voix referme
loin sous toi ton espérance.

La nuit froide pousse la nuit
d'où va se lever le monde.
Ton cœur d'homme s'ouvre à la joie
gonflée d'heures d'heures neuves.

37.

VIII

Longue, longue étape d'ombre et de chair.
Un milliard huit cent millions d'hommes
souffrent, respirent, espèrent. La nuit
recouvre leur cœur de son souffle tendre.

Paysages, paysages, fumées
légères du monde, fumées
d'usines, voix des treuils, soupirs
qu'effacent déplacées les heures.

Visages des hommes, visages
éperdus de faim, d'espoir, de force.
Le monde soulève sa lourde
aile de pierre et d'ombre lente.

37.

IX

La nuit ferme ses paupières
sur nos rêves tendus comme des voiles.
La nuit ferme ses paupières
de neige et d'ombre.

Ville, ville immobile derrière
la route avec ses vagues de vent
ses flaques brillantes et sa brume.
Ville derrière nos pas comme nous...

37.

X

Pays d'ici avec ta brume et tes hommes,
comme une heure calme à l'aube
entre les vents chargés de courses,
pays sensible avec tes grands nerfs au repos.

La nuit imperceptible entend la nuit
qui la recouvre, entend le mot
tremblant qui passe d'homme en homme.
Ecoute, frère, de tout ton cœur attentif
aux pas les plus légers des jours :

dans cette nuit frêle comme
la voix mouvante du monde,
comme un souffle, comme une paume
amie dont nos doigts lourds s'étonnent,

jusqu'à la plaine d'ici descendent les mots
à peine formés dans l'heure qui se fait
qui devient l'heure où tournent
les piliers de chair du monde.

Jusqu'à la tache d'huile de notre sommeil
descend et frissonne l'heure nouvelle
où par delà les monts des jours
se gonfle à peine encore la voix des hommes.

Ecoute, avec ton cœur plein de nuit :
le pas du monde s'arrête
aux mots imperceptibles de la terre.
Ecoute, de tout ton cœur attentif
la peine des hommes au delà de toi,
qui se forme et touche le monde.

XI

Les grandes antennes de la nuit
sur les yeux, sur les yeux de ton sommeil
posent leur longue caresse.

A travers la ville sombre et l'espoir,
à travers la brume percée d'ombre et de feux,
pour des années encore s'allongent nos pas.

Le froid sur la neige résonne
et met sur nos cœurs ses doigts;
le froid sur nos cœurs résonne.

Les grandes antennes de la nuit
sur les yeux, sur les yeux de ton sommeil
posent leur longue caresse.

38.

XII

Sur l'asphalte, sur l'asphalte noir du monde nos pas,
nos millions de pas marquent la longue nuit
saoule de brume, saoule de nos millions d'espoirs
[solitaires.

Nos jeunesses comme le vent sur les quartiers
traversés de fumée en flocons légers du dimanche
et de voix lentes et lointaines de foires désertes sous la
[pluie fine,
emportées en bouffées de vent par dessus les calmes
d'usines fermées, [cubes
nos jeunesses parmi ces rues et ces cités muettes
à l'approche de semaines toujours pareilles,
marquent de leurs longs pas le jour plein de leur souffle,
de leur inhumaine patience. [plein

Mais sous le rideau léger de pluie que filtre
et touche la terre ouverte comme l'air aux mains,
nos cœurs tremblant d'angoisse sous nos chairs —
parce que nous n'avons ni foyer ni pouvoir
d'assembler et clore en douce pierre la ville
où s'assouvisse la faim de notre sang, —
lentement s'unissent, et la nuit
ne sera pas vaine sur nos fronts :
nos millions de pas solitaires déjà le long de ces nuits
à n'en jamais finir, marquent d'un rythme plus dur
et plus uni l'espoir de notre marche.

Jeunes de tout le sang qui nous colore
et nous fait trembler de faim devant le monde,
jeunes de tout l'amour de vivre qui nous empoigne
aux entrailles, jeunes de tout le droit de vivre qui nous forge
et qui nous lance devant nous comme des flammes
dans la nuit enfin saoule de cris, saoule de nos bras sur
nos pas sonnent plus fort sur le vieux monde, [son corps,
nos millions de pas qui n'en finiront jamais de pousser
[plus loin le monde
vers ces jours de maîtrise où nous bâtirons sains et
[fermes nos demeures !

Ce n'est pas la légère fumée du soir
au bout de la route où vont nos pas,
qui sera la nôtre aujourd'hui :
car notre jeunesse n'a plus
que son espoir et sa force au delà
de la brume souillée de nos destins.

Mais la nuit ne sera pas vaine sur nos fronts
si nos yeux clairs et nos mains expertes,
si nos mains communistes, ce soir,
nous ont fait mieux déchirer la brume
où nos corps pleins de sang s'accrochent,
où notre jeunesse enfin dure et volontaire
fait craquer sous sa lourde force les chaînes
de la peur de la ruine de la honte,
où sur la barrière ancienne des siècles
nos corps nos millions de corps pèsent du poids de leurs
millions d'espoirs !

XIII

La poésie des poètes n'est pas la nôtre ;
avec leur bouche comme une feuille,
avec leurs mains comme des palmes,
ils touchent la vie comme un mot.

La poésie des poètes n'est pas la nôtre,
camarades ouvriers,
camarades du Parti,
Fernand, Bernard, qui m'avez pris
à ma race triste
et m'avez fait homme.

La poésie des poètes n'est pas la nôtre.
Avec nos mains lourdes comme un cœur est lourd,
avec nos cœurs tendus de joie,
du poids de nos corps,
nous soulevons la pierre aride d'un monde éteint.
Sous nos pieds, sous les pieds des nôtres
montent déjà les sources fraîches.
Nos pas blessés longent la nuit,
nos jambes lourdes portent la nuit,
mais nous apportons aux masses d'hommes
le pain doré de leur vie !

La poésie des poètes n'est pas la nôtre.
Le vent qui touche nos fronts
la nuit, de son aile fraîche,
n'est pas le même vent
qui berce leurs cœurs affaiblis ;
les bruits amis sourds dans l'ombre,
la voix des gares, l'odeur du bitume,
l'image ombrée du monde
reposent la marche des hommes :
avec nos mains, sans hâte et sans brume,
nous transformons la chair du monde.

Devant Shangai et devant Madrid
la flamme roule et s'abaisse
et le feu roule sur le monde
et va tremper de sa glace les ans.
Mêlés d'assauts et de deuils les ans
portent gonflée l'âpre lutte,
la grande victoire des hommes !

37.

XIV

Sans le Parti
ton pas chancelle dans la lourde nuit
de ta souffrance,
sans le Parti ton cœur se heurte aux murs
ton cœur brise ta colère
d'esclave ivre d'impuissance !

Parti des ouvriers et des paysans
Parti communiste, notre force, notre seule force,
avec la vigueur nue de nos poings et de nos cœurs,
dure et ferme au delà des défaites et du mensonge !

Sans le Parti la sève
grondante du peuple ronge en vain de sa jeunesse
le tronc desséché des siècles,
sans le Parti la vague immense reflue
se perd dans les sables lents de la misère,
sans le Parti, ta hache levée
se retourne entre tes mains saisies par l'ennemi,
sans le Parti la masse
avec sa force énorme manque le but
et l'exploiteur lâche la mort sur sa défaite.

Parti de Marx-Engels, Parti des ouvriers, ton poing
brûlant d'être celui de tous
s'abat comme un marteau sur nos entraves.
Avec Lénine rouge dans nos cœurs, avec Staline debout !
nos millions d'efforts s'arcboutent et font craquer la
[vieille écorce !

Parti communiste, notre force, notre seule force
ferme contre l'illusion, la peur !

Le Parti prend l'homme par la main,
le forge, arme son bras,
durcit ses yeux,
le Parti prend l'homme par la main,
lui donne sa lucide énergie,
et l'homme grandit
grandit de ses millions de frères avec leur force en lui,
et troue avec sa voix son cœur la nuit
pesante sur la masse autour de lui des hommes,

et par à travers le dur combat
les nerfs tendus, la ruine, et, pas à pas,
le sourd travail contre la faim, la mort, se forge
comme un pur acier l'heure inéluctable
où, dans ta main l'arme dure de ton pouvoir,
tu prendras ta terre, tu prendras ton pain,
tu bâtiras l'usine formidable de ta joie !

38.

XV

L'espoir aux lèvres du monde
se colore et se suspend ;
d'un vol léger le jour
dissocie la brume de son aube.

Avec ton sourire et ta grâce,
et la voile gonflée de ton cœur,
tressaille à ce vent nouveau ma vie,
toute ta jeunesse pleine de fleurs en elle !

Avec le vin chaud de vos cœurs
et la lumière de vos grands yeux, mes amis,
voici toute la marche du monde
à travers lui, comme un vin s'éclaire !

37.

XVI

Toute la saveur de la vie
dans tes grands yeux bruns, sur ta bouche de femme,
aux courbes chaudes de ton corps,
ma compagne —.

Toute la chaleur de la vie,
dans vos yeux, et dans vos cœurs comme des arbres,
Les jours chargés de pas résonnent [camarades !
où la voix immense du peuple bientôt
comme le ciel recouvrira les eaux du monde !

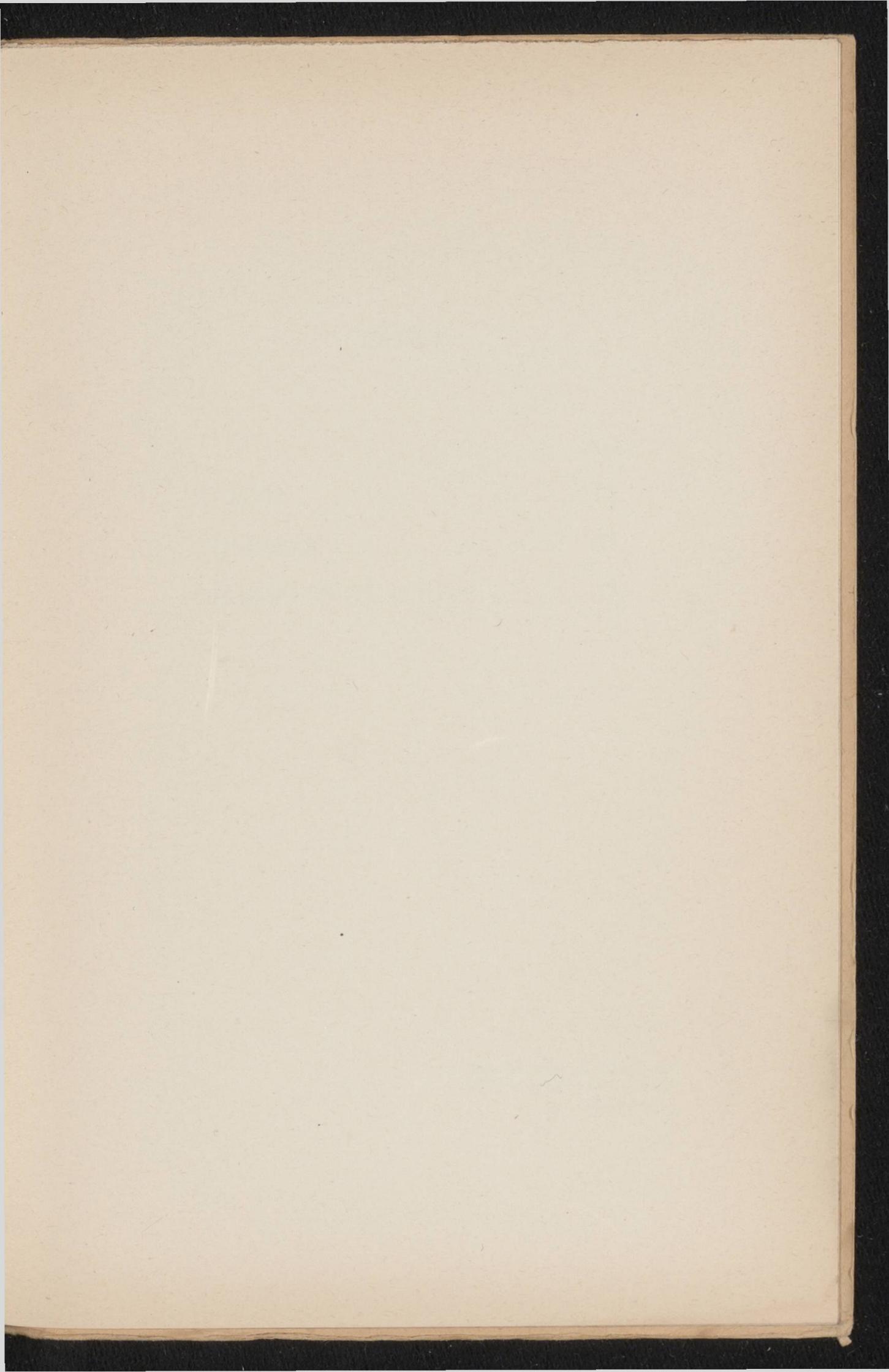
Cœurs des hommes, espoir des hommes, pain
de tous les jours, attente, ô long combat vers la victoire
humaine sur l'ombre douloureuse des siècles !

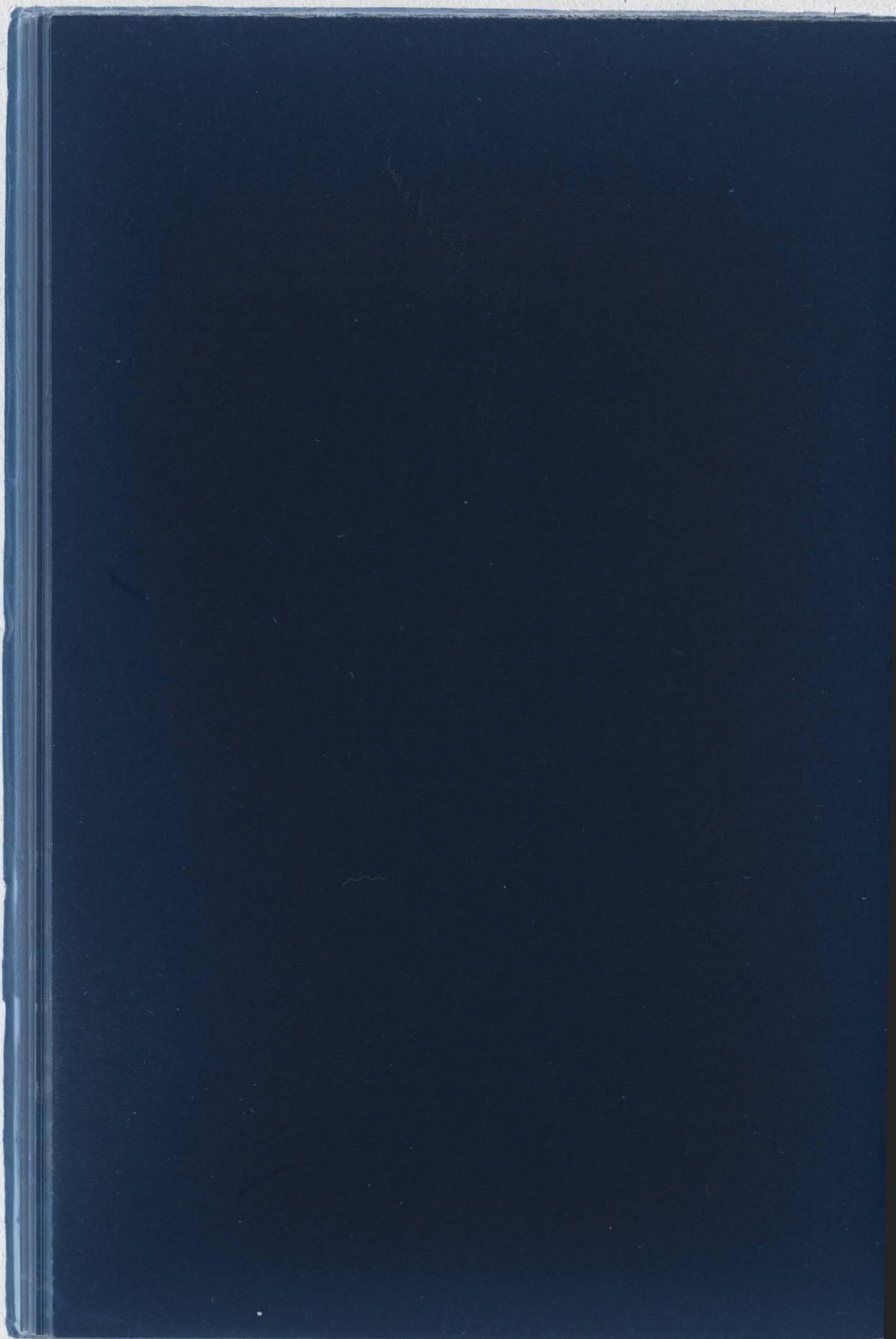
Camarades communistes ! Comme un levier
nos bras pèsent sur le monde ; nos voix arment les
[millions d'esclaves !
Comme un chant puissant s'élève l'âme du monde,
comme un fer dur et lourd s'abat le poing de l'homme.

Sur les routes de la terre, parmi les rizières et les steppes,
vont de leur long pas les nôtres, au chant
des temps nouveaux ! [marche,
Les soirs et les soirs descendent doucement sur leur
et chaque jour étend au loin leurs voix aimées. Les
pleines de fumées et de cris résonnent, la terre [villes
immense lève sa vieille écorce,
et le flot roule, avec en lui la vie pleine de jours et
pleine de pain comme une chaude artère. [d'hommes,

Camarades, voici la longue souffrance et l'espoir,
et voici notre marche, ensemble
avec le sang du monde, avec
la chair innombrable des hommes !

37.





TABLE

	Pages
ÉTAPES.	15
COMBATS.	27
CHANSONS DE ROUTE.	37

Aut. éd. resp. R. BLIECK
217, chaussée de Helmet
Schaerbeek.



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER «SUPERROYAL»
NUMÉROTÉS A LA MAIN DE 1 A 10,
HORS COMMERCE,
ET 500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
« HOPYARD MILL »
NUMÉROTÉS DE 1 A 500,
CONSTITUANT L'ÉDITION ORDINAIRE

N° 21

BRUXELLES, MAI 1938

